

les étapes de la vie
des paroissiens de St-François

Par
Louis Moirin
Collégial 1 A

Histoire 101

Collège de Sainte-Anne-de-la-Pocatière
7 mars 1966

table des matières

Introduction	P. 1
Géographie	P. 2
l'époque où se situe le travail	P. 4
 Ch. I	
la naissance	P. 6
Avant la naissance	
la naissance	...
le baptême	
les relevailles	
 Ch. II	
la première enfance	P. 19
les soins apportés	
les berceuses	
 Ch. III	
la deuxième enfance	P. 23
les soins apportés	
ce qu'il apprend	
les sobriquets	
les chansons	
 Ch. IV	
les années scolaires	P. 30
ses études	
sa vie à l'école	
les jeux de cours	
les chansons	
la première communion	
adresses	
activités du soir	

Ch. <u>V</u>	la vie de jeunesse	P.44
	les soirées	
	les fréquentations	
	les superstitions	
	la grande demande	
	le mariage	

Ch. <u>VI</u>	la vie de vieillesse	P.59
	les présages	
	dernière maladie	
	décès	
	la chambre funèbre	
	les visites au corps	
	le cercueil	
	le cortège	
	le service	
	le deuil	
	les âmes du purgatoire	

Ch. <u>VII</u>	les revenants	P.66
----------------	-------------------------	------

Conclusion	P.68
----------------------	------

Appendice <u>I</u>	P.69
------------------------------	------

Appendice <u>II</u>	P.71
-------------------------------	------

Nomenclature des gens interviewés.

- Mme Germain Morin, Cédulic Gosselin,	79 ans.
- Mlle Anaïsc Boulet,	81 ans.
- Mme Solfrid Morin, Marie-Ange Paré,	66 ans.
- Mme Stanislas Simard, Georgiana Marois,	90 ans.
- M. Mme Angénor Picard,	82 ans.
- M. Adelard Bonneau,	82 ans.
- M. théophile Sarant,	72 ans.
- Mme Georges Bonneau, Lumina Blanchet,	67 ans.
- M. Eugène Denault,	71 ans.
- M. Mme Joseph Morin,	72 ans.
- Mme Richard Morin, Euchariste Morin,	44 ans.

les étapes de la vie des paroissiens de St-François

lorsque nous arrêtons un instant pour nous regarder vivre bien des questions peuvent nous venir à l'esprit : ainsi pourquoi telle ou telle coutume, d'où vient ce dicton, cette croyance ? C'est alors que nous sommes portés à regarder vers le passé pour y chercher les réponses à nos questions, la signification et l'origine de tous nos gestes familiers, mais pourtant lourds d'héritage.

Ce travail sur les étapes de la vie des paroissiens de St-François-de-la-rivière-du-Sud veut donc servir en quelque sorte de réponse à ces questions posées un jour ou l'autre. Il est un simple compte-rendu de multiples conversations eues avec des vieux de la paroisse qui ont vécu leur temps et qui le connaissent mieux que quiconque. C'est pourquoi trouverons-nous dans le texte des phrases intégrales qui garderont à ce style plus conventionnel de la dissertation une allure véridique et de l'époque.

Il sera divisé en cinq grandes parties qui couvriront toute la vie du paroissien. Nous le suivrons ainsi à partir de sa naissance jusqu'à sa mort en passant par son enfance, son adolescence et sa vie de vieillard. Pourtant nous ne l'abandonnerons pas là puisque nous le suivrons même jusque dans ses excursions terrestres d'outre-tombe.

Géographie

Avant de commencer notre étude proprement dite il est bon de connaître un peu la géographie du territoire; nous comprendrons mieux alors les différences de mentalité qui se sont trouvées à l'intérieur même de la paroisse.

La paroisse est divisée dans toute sa longueur par la rivière-du-Sud. De chaque côté prennent naissance perpendiculairement à la rivière les propriétés des cultivateurs; ce sont les rangs du Nord et du Sud. La terre y est assez bonne et les gens sans mener une vie extraordinaire gagnent bien leur pain.

Plus au Sud commencent les Apalaches: là le terrain prend une forte inclinaison, la région est boisée, le sol rocailleux et plutôt impropre à la culture. Ce sont les "Prairies". Il y a là pourtant quelques cultivateurs, un petit noyau de population qui a connu de durs moments de pauvreté et de misère.

Malgré qu'il n'y ait jamais eu de séparation complète entre les habitants des rangs du Nord, du Sud et des "Prairies", nous avons pu y déceler néanmoins certaines différences de mentalité et de coutumes. Ainsi nous avons appris que sur le rang du Sud il y avait eu de nombreuses soirées de danse contrairement au rang du Nord où l'anathème de l'Eglise se faisait beaucoup plus sentir. De même nous avons remarqué dans les "Prairies" une plus grande crédulité aux superstitions et un bagage de croyances diaboliques plus important que partout ailleurs.

Aussi à cause de ces différences à l'intérieur même de la paroisse, nous devons à l'occasion les faire sentir dans le texte. C'est pourquoi l'on devra se rappeler, pour une meilleure compréhension, des toponymes Rang du Nord, Rang du Sud, et Prairies.

Période où se situe l'objet de notre enquête

Ce retour en arrière sur les moeurs des habitants de St-François nous amène vers la fin du XIX siècle car la plupart des gens qui furent interrogés sont des septuagénaires. Cependant nous avons pu en conversant avec ces vieilles gens connaître le temps que vécurent leurs parents et leurs grands-parents. Ainsi nous avons trouvé certaines coutumes et croyances qui remontent encore plus loin dans le temps vers les années 1850.

Une difficulté se posait alors : comment établir un texte qui ferait très bien saisir que telle ou telle habitude n'était plus tellement appliquée par une génération, alors qu'elle gardait toute sa force chez la précédente ? la solution nous fut apportée par une certaine constante que nous avons rencontrée dans la mentalité des gens interrogés. En effet ceux-ci ne croyaient plus tellement aux superstitions de leurs grands-parents et ne s'en occupaient plus à vrai dire. A partir de cela nous avons pensé composer le texte au niveau de la génération des gens que nous avons interrogés. Ce sont eux que nous verrons vivre. Cependant pour ne pas oublier ce que pensaient leurs parents et leurs grands-parents nous l'indiquerons dans le texte en le faisant précéder par : " les vieux disent, prétendent, craignent etc. " Ainsi nous pourrons garder une fidélité chronologique.

Ce retour en arrière nous obligeait aussi à voir toutes les étapes de la vie du paroissien d'alors. Cependant nous avons cru bon de négliger la période adulte qui n'est pas déterminante et qui consistait alors comme aujourd'hui

de la routine et du travail de tous les jours. Nous insisterons donc davantage sur les autres étapes plus marquantes : la naissance, la jeunesse, la vie de vieillard et la mort.

Chapitre I

Avant la naissance.

activités de la mère enceinte.

Dans cette civilisation rurale tout orientée vers le dur travail de la terre la grossesse n'était pas aussi entourée de soins qu'aujourd'hui. La femme enceinte en effet ne consultait pas le médecin et continuait la même vie de maîtresse de maison tout comme à l'habitude. Cette vie n'avait pourtant rien des facilités de celle d'aujourd'hui : laver à la main les planchers, le linge, charroyer l'eau, travailler au champ avec les hommes, voir à la grange et ne pas négliger les autres enfants souvent en très grand nombre.

"J'travaillais tant"

Et cela jusqu'à la dernière minute. Il y a maint exemple en effet qui nous montrent la femme arrivée à son terme en plein travail au champ ou à la grange [en train de soigner les cochons].

Sa garde-robe n'avait rien non plus de l'étendue de celle des ménagères d'aujourd'hui. Elle ne portait pas nécessairement de robes de maternité et s'habillait comme elle pouvait avec "le butin habituel".

Son menu était celui de tous les jours ; elle mangeait n'importe quoi aussi bien du "gros lard" qu'une bonne rasade de boisson à l'occasion.

l'on pourrait croire en voyant ceci qu'elle ne faisait attention à rien, pourtant elle connaissait ses forces et elle ne devait pas les dépasser, même si elle n'y pensait pas.

¹ Georgiana Marois

Il y a bien une chose cependant que les vieilles craignaient plus que tout: il s'agissait des surprises. Ces surprises, les "peurs", disait-on, pourraient être provoquées soit par un chien, soit par une poupée noire, ou par tout ce qui était laid à leurs yeux en fait. Aussi évitaient-elles toutes ces choses.

"Regarde pas ça. C'est dangereux!

tu vas en avoir un pareil!

fais attention à toi!"

Mais si jamais une femme enceinte était atteinte d'une de ces peurs elle devait immédiatement penser à son enfant et se l'imaginer tout entier et bien formé. Ainsi elle pourrait le sauver.

Préparation du trousseau.

Lorsque le terme approchait, pas trop tôt cependant selon le dicton: "faut pas faire la corde avant l'âne", elle préparait le trousseau, mais seulement le soir lorsque les enfants dormaient.

Le trousseau se composait de petites robes, de jaquettes, de bonnets et de bandes qui servaient à enserrer le ventre du bébé pour lui tenir le nombril bien fermé. Puis il fallait sortir, encore à la cachette, le ber à châteaux, le laver, lui donner sa petite pailasse et tout son accessoire de couvertures.

Le ber était d'un "gros bois robuste, bien mardoisé pour plus d'une génération". Il arrivait aussi que le fond fût percé de gros trous grands comme des pièces de monnaie pour laisser écouler l'urine du bébé ou qu'il n'y avait pas alors

¹² Scorgiana Marois.

de toile de caoutchouc.

l'enfant pouvait arriver car
"le butin était toujours prêt
dans les tiroirs"

Predictions sur l'enfant.

Bientôt le bébé à venir devenait de plus en plus sujet de conversation chez les adultes. On s'interrogeait sur son sexe. Il était en effet possible selon les vieux de le prédire. Pour ce ils avaient plusieurs indices qui les conduisaient dans leurs prédictions: par exemple si l'enfant cherchait à porter du côté droit il s'agirait d'un garçon, du côté gauche, une fille, ou encore des deux côtés, des jumeaux. Une autre façon consistait à compter chez l'enfant naissant le nombre de plis qu'il portait sur la cuisse; s'il en avait un ou deux le prochain serait un garçon ou une fille. Une autre façon encore consistait à remarquer si l'enfant disait papa ou maman en premier; s'il disait papa le prochain serait un garçon.

Une fois au monde le petit pouvait être doué de capacités particulières s'il était le septième garçon ou la septième fille de suite de la famille. Cependant pour que ses dons fussent valables il fallait en parler au curé au baptême ou le faire baptiser par l'évêque lui-même car sans cela ils seraient nuls. Certains nous ont même rapporté que l'enfant "devait avoir quelque chose sous la langue" en naissant.

Ces dons lui permettraient de guérir certaines maladies et d'arrêter le sang.

Explication de cette naissance aux enfants.

tout à l'heure nous avons vu que la mère enceinte préparait son trousseau à la cachette des enfants. Ceci nous fait voir un peu le mystère qui entourait la naissance. En effet

"les parents parlaient tout bas;
il ne fallait rien savoir de cela."

Et si jamais un enfant s'interrogeait sur les proportions que prenait sa mère on lui répondait

"qu'elle avait trop mangé de patates"

et on s'empressait de changer de sujet.

Ce mystère s'étendait même jusque sur la naissance des animaux de la ferme. En effet il était strictement défendu aux enfants de la maison d'aller à la grange pendant que vache vêlait.

tout cela n'était pas de leur âge.

¹ Mlle Anaise Boulet

² M. Eugène Denault

la Naissance,
l'accouchement.

Lorsque le terme arrivait et que "la maladie se faisait sentir" l'homme de la maison ou le plus vieux des garçons courait au village chercher le médecin, souvent même sans savoir pourquoi. Il fallait alors sortir au plus vite tous les enfants en les "habillant comme on pouvait" et les mener chez le voisin. Cette excursion annuelle chez "l'oncle Baptiste" nous a raconté une dame était pour elle une véritable partie de plaisir: partir ainsi de nuit, toute la marmaille, cela prenait un caractère de fête.

Mais comment expliquait-on cette subite expulsion de la maison paternelle aux enfants qui cherchaient à savoir ce qui se passait? On leur disait donc que les Sauvages allaient passer, qu'ils battaient leur maman et qu'ils lui casseraient les jambes.

"Cela nous faisait d'la peine"
mais bientôt dans l'empressement du démenagement on oubliait vite ces craintes.

Le médecin arrivait bientôt à la maison où l'avait précédé une bonne voisine qui encourageait la malade et qui lui appliquait les premiers soins. L'aîné de la famille restait dehors comme les autres.

L'accouchement pouvait être long et pénible ou facile tout comme aujourd'hui d'ailleurs; cependant

contrairement à ce que l'on fait de nos jours le médecin demeurait plus de trois longues heures auprès de la malade même une fois l'accouchement terminé de peur des hémorragies qui étaient très dangereuses. Puis le bébé recevait sa première toilette et était déposé au pied du lit.

S'il arrivait qu'il fût en danger de mort le médecin l'ondoyait; cependant ce baptême n'était valide qu'en cas d'urgence et il devait être repris à l'église si l'enfant demeurait en vie.

Le médecin repartait bientôt avec son salaire bien mérité de \$ 2.50.

Nous avons trouvé au sujet de la naissance une ancienne croyance qui faisait dire aux vieux qu'un enfant qui arrivait au monde à reculons ne serait pas normal: il demeurerait tout au long de sa vie à part des autres.

La sage-femme

Y avait-il encore des sages-femmes à cette époque? Cette question nous a intéressé au plus haut point et après avoir interrogé les plus anciennes personnes de la paroisse nous avons pu conclure que non. Pourtant il en restait une aux "Prairies": la bonne femme "Jemie".

La bonne femme Jemie accourait à tous les accouchements; elle était pour ainsi dire la garde-malade avant-coureur du médecin dans cette région plus éloignée. Le médecin en effet avait confiance en elle et lorsqu'il savait qu'elle se trouvait au chevet d'une malade il pouvait alors prendre son temps car la malade était entre bonnes mains. Tous avaient de l'estime pour cette pauvre femme

qui n'a jamais manqué un enfant, a-t-on dit.

"A travaillait ben;
adroite pour encourager; à
la r'mettait sur pied."

De plus elle ne voulait jamais faire payer ses services.
Pourtant on lui donnait de bon coeur une pièce de 50
sous en remerciement.

Le reste de la journée.

Le reste de la journée n'apportait rien de particulier; les enfants revenaient à la maison, accouraient au lit de la pauvre maman, blessée par les méchants Sauvages, mais comme tous les enfants du monde oubliaient vite leur peine devant le beau petit frère bien emmaillotté.

La bonne voisine demeurerait en général toute la journée puis le père de famille prenait en main les soins ménagers: il voyait aux repas, faisait le lavage car on n'avait pas d'argent pour engager une fille. Le salaire d'une bonne était de 4. par semaine à l'époque.

le Baptême.

la convocation des compères.

Le père de famille en plus de vaquer aux soins familiaux devait aussi trouver des compères pour le baptême. Ce choix n'était cependant pas tellement difficile à faire puisqu'une lente sélection avait déjà été réalisée durant les longs mois de la maternité. Ordinairement ils étaient choisis dans la parenté ou dans le voisinage. Cependant quelques familles préféraient prendre les deux compères du côté paternel si l'enfant était un garçon ou du côté maternel si c'était une fille.

Cette charge n'obligeait en rien ni le compère, ni la commère. Il y avait bien pourtant les dires de M. le curé qui stipulaient qu'ils devenaient par le fait même les deuxièmes parents de l'enfant, mais en pratique leur fonction ne formait qu'une partie du rituel.

le symbolisme de cette convocation.

Nous avons découvert dans la convocation des compères un symbolisme un peu particulier et très intéressant. Lorsque le choix était fait le père de famille se rendait chez le cultivateur en question et l'interpellait ainsi :

"As-tu froissé tes bottines ?

- froter mes bottines ? Pourquoi ?

- fais pas l'simple tu baptises
à matin.

- Pas moi? J'veins juste d'les froter.
- Dis pas un mot Chu en r'cherche
d'un compère.
- Correct, j'vas les froter.

Voilà, le contrat était signé.

Nous avons trouvé une vieille chanson humoristique qui rappelle un peu la convocation des compères. Nous la transcrivons donc ici.

Par un beau soir d'é-té dans mon champ j'a-près fau-cher, y sont r'vus d'man-

der pour être com-pé-ré ça m'plai-sait com' y'n a-vait què - a -

pres q'com-pér a é-té trou-vé c'est la p'tite com-mièr' a fal-lu cher-cher...

Après q'compère a été trouvé
C'est la p'tite commère a fallu chercher
I m'ont donné Javotte
Cependant tout le monde s'en moque.

Un coup rendue sur le p'tit coteau
la p'tite catin a pris le galot
A la tombé dans une mare
J'avais ben desiré qu'une vaine

A force de la poussailler
la p'tite catin a v'nu a bout de se lever

Je crois que ça y coûte
Cependant la catin dégoûte.

Jamain je ne consentirai
A d'être compère aussi mal gréé
Car ça porte scandale
Faut vendre sa pipe et sa blague.

Allumez un calumet.
Allumez le manche avec
Aussi qu'une belle blague
Je vous assure qu'il était ben soupable.

le Baptême.

"Dans c'temp-là ça trainait pas"
En effet, l'enfant était ordinairement baptisé dans les vingt-quatre heures qui suivaient sa naissance: On craignait tellement les morts subites.

les compères arrivaient donc bientôt en voiture ou en carriole : à l'avant se trouvait le compère, à l'arrière étaient assises la commère et la porteuse lorsqu'il y en avait une. On entraît à la maison quelques minutes pour s'informer de la santé de l'heureuse maman et pour lui demander le nom qu'elle avait choisi pour son enfant.

Le choix du nom n'était pas beaucoup plus difficile à faire que celui des compères. En effet la plupart du temps l'on suivait l'un ou l'autre de ces critères: Soit

qu'on consultait le calendrier des saints, mais
 "si ce jour-là le saint n'avait
 pas un beau nom, on changeait
 de colonne"

soit qu'on l'appelait comme son père, ou comme sa mère,
 ou comme l'un de ses ancêtres, ou comme le curé, ou
 comme l'évêque. Il arrivait même, lors des élections, qu'on
 voulût lui donner le nom du député.

En général c'était la mère qui choisissait
 le nom, mais la commère parfois influençait beaucoup
 sur la décision finale. Il est même arrivé, nous a-t-on
 dit, que celle-ci ait fait changer le nom en arrivant à
 l'église; mais cela ne prenait pas tellement d'importance
 puisqu'au retour à la maison la mère était maîtresse
 chez elle et qu'elle appelait son enfant selon son goût.

Les noms les plus en vogue à l'époque étaient:
 Alphonse, Eugène, François et Moïse. De plus de la même
 façon qu'aujourd'hui il y avait alors certains noms qu'on
 ne voulait pas donner à l'enfant. Ainsi une dame nous
 a rapporté qu'il y avait au village un vieillard très pauvre
 et de mauvaise mine qui s'appelait Michel. Elle n'a jamais
 aimé ce nom.

Puis l'on repartait bientôt avec le précieux
 fardeau bien emmaillotté dans son trousseau de baptême.
 Ce trousseau servait à toute la famille et même à plusieurs
 générations; aux "Prairies" il y en avait un pour le rang.
 Il était composé d'une robe blanche, très longue, en broderie
 parfois, d'un châle, d'un jupon, d'un manteau, du maillot et

d'une capine. En général il était tout blanc, mais assez fréquemment aussi il pouvait varier de couleurs, bleu pâle, crème et même tout surprenant que cela puisse paraître, rouge vif.

Arrivés à l'église le compère payait les frais du baptême :¹ 1 pour les trois cloches, 50 sous pour la "grosse cloche". Il faut dire que les trois cloches ne sonnaient que très rarement. A ce sujet nous avons trouvé un dicton qui disait qu'un enfant baptisé au son du "grelot" serait un "morveillon", un insouciant à la "morve au nez" puisqu'il ne sonne que les cloches.

La mère de l'enfant, la tante ou la grand-mère remplissait la double charge car il n'y avait que très peu de personnes à la cérémonie : à peine le père, le compère et la commère.

Retour à la maison familiale.

De retour à la maison la fête commençait : on servait un "petit caribou", le compère présentait à la malade ses meilleurs vœux et son éternelle bouteille de Brandy, distribuait aux enfants des animaux de quinaure, des cochonnets de chocolat surmontés d'un drapeau, puis l'on se mettait à table pour le "repas des compères". Il se composait de grillades de lard salé, d'oeuf, de poule ou de ragoût, de pain canadien et de vraie belle crème blanche.

"Ah c'était une belle fête"!²

¹ grelot signifie ici la grosse cloche.

² M. théophile Sarant.

Les relevailles.

Les relevailles ne se faisaient qu'au bout de dix jours de complète inaction au lit.

"On en avait pas d'trop".

Ensuite il fallait s'habiller quasiment comme des Esquimaux de deux paires de bas de laine et de deux paires de culottes dans une maison où le poêle ne cessait de chauffer.

Puis peu à peu la santé se rétablissait et la vie reprenait son cours normal.

Chapitre II

la première enfance.

les soins apportés.

On appelle la première enfance la période qui s'écoule entre deux naissances ou encore de l'accouchement à l'âge de deux ans environ.

Dès ses premiers jours l'enfant se voit l'objet de soins particuliers : nous verrons entre autres ses vêtements, sa couchette, sa nourriture, ses jouets, et son hygiène.

Ses vêtements.

L'enfant contrairement à celui d'aujourd'hui portait des "bandes" pendant six ou sept mois, ces bandes étaient de six pouces de large environ et lui formaient ceinture autour du ventre. Puis il était vêtu d'une "flanalette" de la taille aux épaules, d'une jaquette, d'une légère capine en flanalette elle aussi et d'un maillot. Ce maillot donnait l'impression d'un long tablier qui entortillait tout le bas de son corps.

"Il était en laine tricotée,
tout écardée, et brodée,
en couleurs."

On le gardait bien serré sur l'enfant pendant plus de trois mois pour lui tenir les jambes droites. On peut imaginer tout l'ouvrage que cela occasionnait à chaque fois qu'il fallait changer l'enfant.

Sa couchette

Sa couchette était le ber dont nous avons parlé plus haut. Souvent on lui ajoutait aux quatre coins des genres de manches assez hauts qui permettaient de bercer l'enfant sans se pencher. On appelait ces manches les "quenouilles". Il n'y avait pas de moïse.

"C'est pas du monde de par icitte
qui avait des moïses.
C'était pour les rois."

Sa nourriture

La mère en général nourrissait son enfant assez longtemps; certaines jusqu'à deux ans même. Elles voulaient éviter ainsi d'être fécondées trop tôt. Durant le boire on avait l'habitude de se recouvrir d'un grand châle pour se cacher.

Certains biberons chez les vieux n'avaient pas de tétine sur le goulot même, mais bien au bout d'un tube de caoutchouc de sept à huit pouces de long; ce qui permettait de les laisser au fond du ber bien à plomb. D'autres n'avaient même pas de tétine du tout. On plaçait seulement dans le goulot un morceau de mie de pain à travers quoi filtrait le lait.

Le bébé mangeait aussi du grain coulé, du pain dans du lait, des patates écrasées dans du lait, des légumes pilés et de la bouillie.

Son hygiène.

Au sujet de l'hygiène du bébé les vieux conservaient certaines croyances très précises qu'on laissa de côté assez tôt. Ainsi il ne fallait pas lui couper ni les cheveux, ni les ongles

" parce qu'i sront pas intelligents "

De même on ne devait pas lui enlever le "chapeau" de crasse qui se formait sur sa tête de peur qu'il ne lui tombât dans la vue. Souvent on devait prendre les grands moyens et mettre des gants au bébé car il se grattait de démangeaison, le pauvre.

Nous avons trouvé au sujet des premières dents et des premiers pas de l'enfant une croyance et un dicton qui sont charmants de candeur. Ainsi l'on disait que le meilleur temps pour faire faire les premiers pas à l'enfant était durant la consécration de la grand-messe alors que les cloches sonnaient.

"Ca leur donnait d'la force " ²

De même lorsque l'enfant perceait ses premières dents le dicton disait: "I sent des proches parents" Cela annonçait qu'il aurait bientôt un petit frère ou une petite sœur de plus.

les Berceuses

Nous avons pu trouver aussi quelques petites

¹ Mlle Anaïse Boulet.

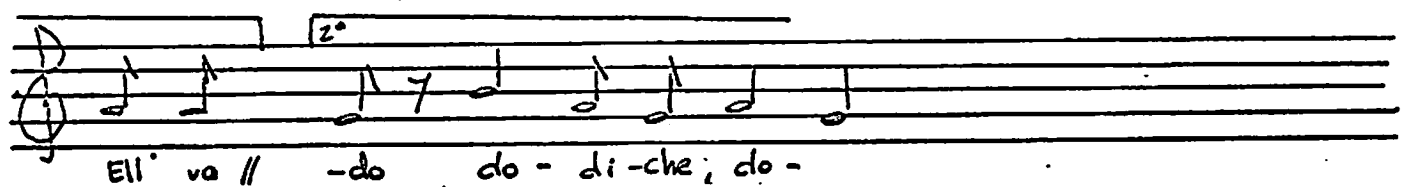
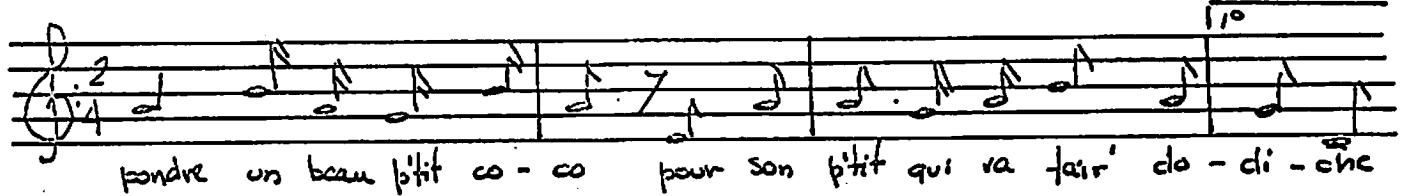
² M. Anne-Marie Picard.

chansons que chantaient nos grands-mères en endormant
le poupon dans son ber.

fais dodo.



C'est la poulette grise



P'tit Jésus Bonjour

P'tit Jésus bonjour
mes délices, mes délices
P'tit Jésus bonjour
mes délices, mes amours.

J'ai rêvé cette nuit
Que j'étais en paradis
Mais ce n'était qu'un songe
un vilain mensonge

Refrain.

Chapitre III

Deuxième enfance

Soins apportés

En entrant dans la deuxième enfance, à l'arrivée d'un autre poupon, le bébé perdait son titre ; sa place lui était ravie. Il ne faut pas croire cependant par là qu'on ne lui apportait plus de soins. Non, au contraire. Nous verrons donc ses vêtements, sa nourriture et ses jouets.

Ses vêtements.

L'enfant demeurait très longtemps en robe jusqu'à ce qu'il fût propre et même plus. Puis il portait des culottes courtes à mi-genoux. En général on n'apportait que très peu de fierté à l'habillement des enfants à cet âge. tout se faisait à la maison et personne n'avait à envier le voisin.

Comment était-il chaussé ? Souvent pas du tout et l'on nous a dit qu'il préférerait cela ainsi. Il avait tout de même ses souliers. Nous avons trouvé en effet tout un vocabulaire de cordannerie très typique, mais très embrouillé aussi. En voici quelques termes.

- mitons: pantoufles de laine, de flanelle.
- souliers mous ou sauvages: petites bottes en haut de la cheville, en cuir, sans semelle.
- bottes sauvages: souliers sauvages auxquels on ajoutait une jambière jusqu'au bas du genou.
- bottes "matelôdes": bottes sauvages auxquelles on ajoutait une semelle et un talon.

- "caterers" : petits souliers mous de caoutchouc
 Durant l'hiver il portait soit des souliers mous, ou soit des bottes sauvages avec deux paires de bas de laine du pays.

Sa nourriture.

A cet âge l'enfant mangeait de tout comme les grandes personnes. Il n'en continuait pas moins cependant de boire du lait jusque vers l'âge de sept ans.

Ses jeux.

Cette période apportait à l'enfant des découvertes merveilleuses dans le domaine des jeux. Il s'amusait avec tout et rien; bricolait et regardait agir ses grands-parents.

La petite fille jouait à la madame: pour ce elle s'habillait de grandes jupes et de chapeaux énormes trouvés dans les greniers et elle s'occupait de ses poupées.

Ces poupées étaient de confection domestique. La mère de famille en effet prenait du coton à fromage, en faisait des membres qu'elle remplissait de charpie, puis elle teignait des joues, brodait une bouche et cousait des boutons aux yeux. Les vieux fabriquaient aussi de ces poupées, mais en quartiers de bois rattachés ensemble en guise de membres qu'ils revêtaient du linge du bébé.

Ces poupées avaient tout leur mobilier que confectionnaient les vieux de la maison: des petits biers, des chaises, en fait tout l'accessoire indispensable à la jeune mère de famille.

¹ autres détails sur la cordonnerie à la p. 69

En plus de ces jeux maternels la petite fille jouait aussi à la cachette ou se balançait avec les voisines.

Le petit gars avait une variété beaucoup plus grande d'amusements. Il jouait toujours à l'extérieur sauf durant les journées de pluie où il montait alors au "grenier" dans la partie non finie du deuxième étage.

Il pouvait passer des journées entières à construire une ferme en miniature avec ses clôtures de corde et ses animaux en pâture. Ces animaux, les "p'tits cochons" étaient faits de ^{bois} auquel on ajoutait quatre pattes de bois. Il s'amusait aussi avec des petites toupies faites d'un fuseau de fil coupé en deux ou d'un voyage de montre.

Son grand-père demeurait quasiment à son service. Il lui construisait en effet des chariots de bois, des traîneaux de bois surmontés d'un panier de raisins cloué et peinturé en rouge, des brouettes avec des roues de bois, des tobaggans et des chevaux de bois. Ces chevaux étaient découpés dans le bois auquel on ajoutait une queue en crin et des roulettes de fuseaux de fil. Les tobaggans avaient comme ski une douve de tonneau, une "doelle de quant".

Il se balançait sur le tamil, se fabriquait des cents-volants, jouait à la balle, se montait des pâtes de sable et des poêles de cailloux.

Ce qu'il apprend.

Dès cet âge l'enfant avait déjà commencé son éducation. Ses ^{HO E D U I E R} parents lui donnaient en effet les premiers rudiments de politesse, d'obéissance, de religion et d'altruisme.

Nous reprendrons donc en détail chacune de ces disciplines, si nous pouvons parler ainsi, puis nous verrons la question des sobriquets et des chansons pour cet âge.

Politesse.

A cette époque-là, comme aujourd'hui d'ailleurs il y avait des petits polissons, mais les personnes interrogées nous ont toutes assurées que les enfants d'alors étaient beaucoup plus polis en général. Elles expliquent cela du fait que leurs enfants ne sortaient presque pas.

"Ca sortait pas"

Cette politesse consistait à demeurer sage et réservé devant des invités, à savoir dire "bonjour monsieur, merci madame".

Obéissance.

Nous avons aussi remarqué chez les personnes interrogées un vif respect, quasiment sacré de l'obéissance. L'autorité des parents était en effet absolue et sans réplique. Cependant cette autorité ne se manifestait jamais ou que très rarement dans le geste.

"J'ai jamais frappé;

J'ai pas élevé au bâton".

On employait d'autres formules encore utilisées aujourd'hui comme raisonner l'enfant, le faire obéir au nom du petit

¹ Mme Stanislas Simard, Georgiana Marois.

² M. et Mme Brunneau Lumina Blanchet.

Jésus, ou encore sous la menace de lui enlever un de ses jouets. Nous avons aussi trouvé une coutume tout à fait comique qui prévalait dans certaines familles pour empêcher l'enfant de faire ses besoins dans sa culotte. En effet s'il continuait trop longtemps on ouvrirait alors son pantalon de culotte et on y fourrait le chat de la maison. On peut facilement s'imaginer ce qui s'en suivrait.

Ces personnes nous ont toutes dit qu'elles n'avaient pas eu de difficulté à se faire obéir même par les plus vieux. Il y avait chez l'enfant un respect naturel des parents beaucoup plus fort qui les favorisait.

L'Altruisme.

L'enfant commençait déjà dès cet âge à rendre service. Peu à peu on l'habitua aux tâches de la ferme. Ainsi sa première responsabilité vers l'âge de quatre ans était de bercer le poupon.

"Le p'tit berçait le p'tit"

Puis il se mettait à suivre les "grands" aux champs, à la grange, à les imiter dans les menus travaux si bien que très tôt il pouvait aider ici et là.

"Il suivait son père de bonne heure"

Dieu.

A sa mère cependant incombait son éducation

religieuse. très tôt, déjà même dans la première enfance, elle lui montrait les images et les crucifix de la maison. le soir, avant de l'endormir elle répétait avec lui une prière qui demandait au petit Jésus de le protéger. Puis durant la journée elle lui répétait souvent d'agir de telle ou telle façon pour faire plaisir au petit Jésus. l'enfant grandissait donc avec un respect naturel de la religion et de la divinité.

Les sobriquets

Si cette période de la deuxième enfance apportait à l'enfant tout un heureux bagage de connaissances et de joies elle lui léguait cependant aussi un sobriquet qu'il aurait peut-être à porter toute sa vie.

Cette coutume des "sobriquets" était en effet répandue sur tout le territoire de la paroisse et pas un enfant y échappait. Heureusement certains parents, par un souci plus grand d'éducation, faisaient avorter rapidement ces surnoms souvent tout à fait ridicules. En effet soit qu'on abrégearit le prénom ou soit qu'on le baptisait à nouveau. Voici en guise d'exemples quelques "sobriquets" très à la mode alors: le Blanc, Ripelon, la fille, pitoune, pétouise, tigris.

Chansons

Durant cette période les vieux parents de la maison chantaient beaucoup pour le petit.

"C'est mémère qui chantait."

Il s'agissait souvent de longues plaintes comme celle du

"Juit errant", mais malheureusement nous n'avons pu en retrouver aucune, sauf une seule petite rimette comique.

Saint-Joseph en bicyclette,
 ti-Jésus dans l'pannier,
 Saint-Joseph pas si vite,
 ti-Jésus va tomber.'

Chapitre IV

Les années scolaires

Arrivé à l'âge de six ou sept ans l'enfant entrait à l'école. C'était alors pour lui tout un nouveau régime de vie qui débutait et qui lui apportait maint changements dans ses habitudes. Nous verrons en quoi consistait ses études, sa vie à l'école, ses jeux de cour, sa première communion et ses activités du soir.

Ses études.

Ordinairement l'enfant allait à l'école jusqu'à sa première communion, c'est-à-dire vers l'âge de dix ou onze ans, puis cessait. Le père de famille en effet ne tenait pas à ce que son garçon prolongeât ses études car il en avait besoin sur la ferme. Pourtant une dame nous a rapporté que les enfants du village prolongeaient généralement leurs études et les complétaient même.

Mais qu'apprenait-on à l'école ? D'abord en première année, dans le cours préparatoire, on apprenait à lire les lettres et à former des mots, en deuxième on perfectionnait la lecture, en troisième on étudiait la grammaire, l'histoire, la géographie, en quatrième

"tout ce que la maîtresse savait"

c'est-à-dire les prières en latin du psautier, le catéchisme de persévérance, l'histoire de l'Eglise et le martyrologe.

Puis on arrêtait.

Il y avait cependant deux sortes de diplôme pour ceux qui complétaient leurs études, soit le diplôme élémentaire, ou le diplôme modèle. Ce diplôme permettait à la jeune fille d'enseigner dès l'année suivant son attribution vers l'âge de dix-sept ans.

Ces jeunes filles étaient pourtant, à ce que nous avons entendu dire, assez bien préparées à leur tâche d'institutrices malgré leur jeune âge puisque leur cours comportait même des notions de pédagogie.

Sa vie à l'école.

les cours commençaient à huit heures et demie le matin et se prolongeait jusqu'au midi sans aucune récréation; puis ils reprenaient ensuite à une heure pour se terminer à trois heures et demie.

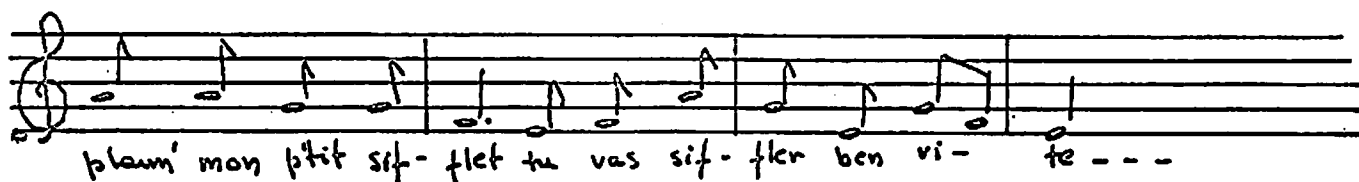
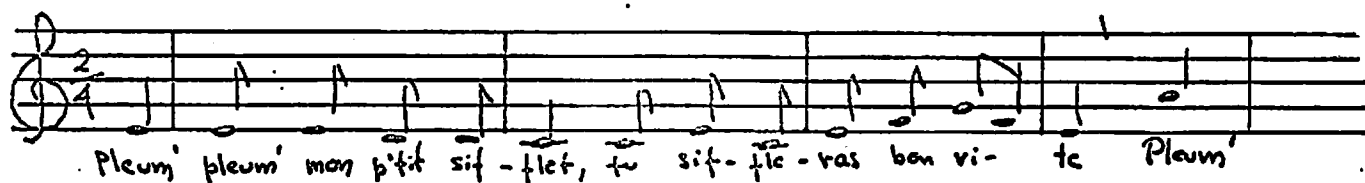
les classes étaient froides, si froides en hiver qu'il fallait même garder sa coiffure et que l'eau gelait dans les toilettes.

les enfants étaient séparés en classe entre garçons et filles et cette division demeurait même durant la récréation du midi à l'extérieur. Il fallait s'y plier car les punitions étaient très sévères et surtout humiliantes : baiser le plancher.

l'enfant ne portait pas de costume spécial, ses parents l'avaient habillé comme ils avaient pu sans aucune fierté, ni malaise. Souvent il partait nus-pieds car c'était la mode alors pour les petits garçons.

Jeux de cours

La seule récréation dont les enfants d'école pouvaient profiter était celle du midi avant de reprendre les classes à une heure. Alors on s'en donnait à cœur joie. En effet les petites filles de leur côté sautaient à la corde, jouaient à la "tour prends garde", à "l'embrouille", à "cache la bague" qui s'appelle aussi "cache la belle bergère", au "colimayes", le colin-maillard, "au couteau d'argent", à "monte l'échelle, monte là", ou à tout autre jeu de balle. De l'autre côté les garçons se bousculaient évidemment sans répis, s'amusaient à imiter les charretiers en s'attelant d'une corde en guise de guide, jouaient à la "sonne martin", à la "galette", aux fers, aux ariveaux, se tiraient à la jambette, fumaient à la cachette de la mousse d'érable dans leur pipe de gland, se faisaient des petits sifflets d'aulnes en chantant:



ou encore et surtout jouait à la toupie.

Ce jeu de la toupie vaut la peine qu'on le considère en particulier et qu'on le connaisse davantage puisqu'il était le plus répandu sur tout le territoire de la paroisse.

On le jouait partout:

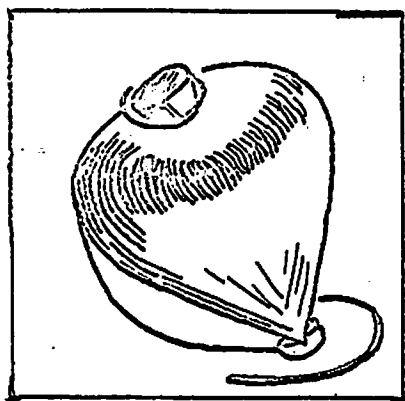
"Sur la côte du moulin"

"Dans un coin balayé du fanil"

partout où il y avait sept ou huit jeunes rassemblés, surtout des jeunes de quinze ou seize ans car c'était l'âge idéal des champions.

La toupie était tournée dans une branche de pommier par un monsieur Boilard ; puis on y ajoutait quelque fois un clou à la pointe pour lui donner beaucoup plus de force au jeu. Quelles étaient donc les règles du jeu ?

L'on traçait d'abord sur le sol un cercle de trois pieds de diamètre environ au centre duquel on plaçait un objet quelconque que les joueurs devaient toucher de leur toupie. La toupie se lançait comme un dard au bout du bras en tirant sur la corde enroulée à la pointe. Si un joueur manquait



la cible il faisait alors une "poche" et devait laisser sa toupie dans le cercle jusqu'à ce qu'un de ses compagnons ait réussi la cible et veuille bien le "délivrer", ce qui veut dire le faire sortir du cercle. Entre temps les autres joueurs pouvaient essayer de casser sa toupie en lançant la leur dessus.

tout le plaisir du jeu reposait sur l'habileté des joueurs, habileté à viser la cible et à casser les toupies, sans plus car il n'y avait ni point, ni gageure. Ce la peut nous surprendre, mais alors

"C'était pas qu'une p'tite affaire"²

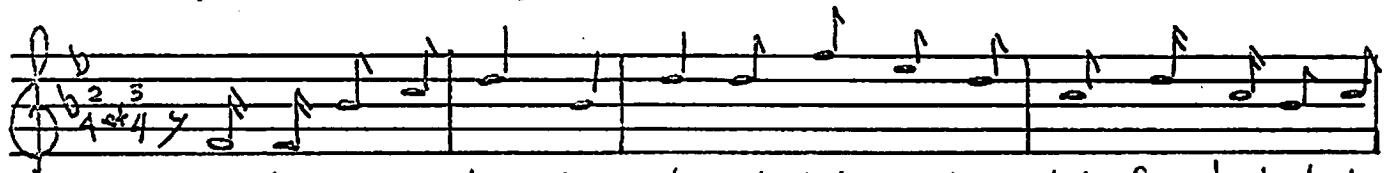
¹ M. Adéland Bonneau.

² Mlle. Anaise Boulet.

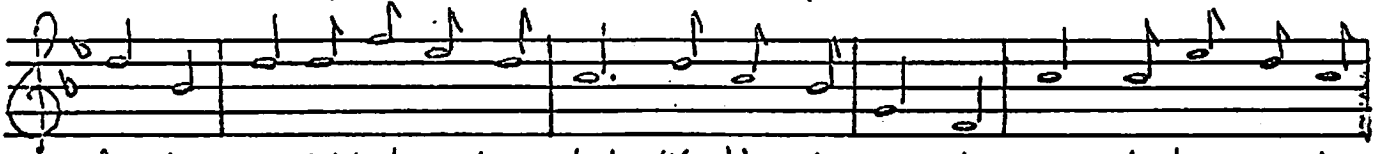
Chansons

Nous avons retrouvé quelques chansons qui étaient alors à la mode dans les jeux des enfants; certaines le sont encore aujourd'hui comme: " Sur le pont d'Avignon", " les cloches sont au fond de l'eau ", " Savez-vous planter des choux ". D'autres par contre ne sont plus entendues dans nos cours de récréation. Nous les transcrivons ici en indiquant le petit jeu scénique qui les accompagnait.

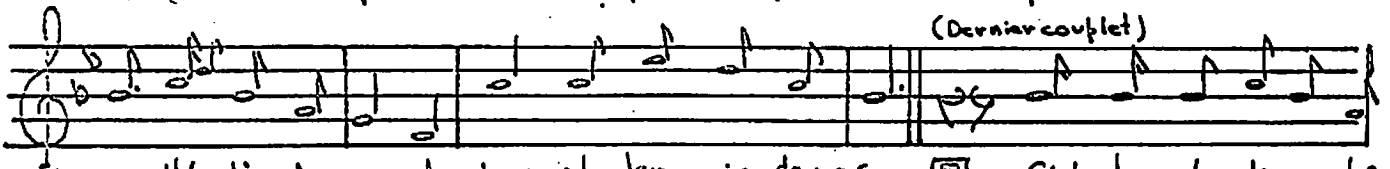
- Sur le pont de Londres.



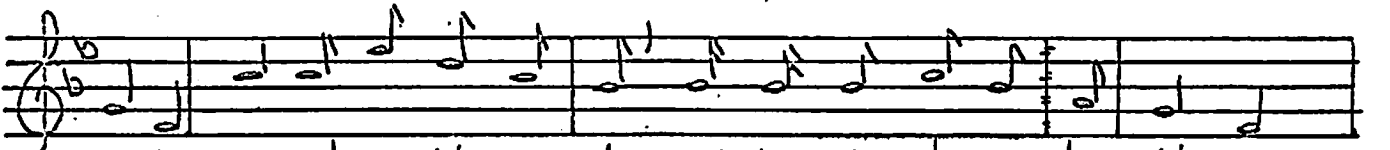
sur le pont de lon-dres, il s'est fait un beau bal, Sur le pont de



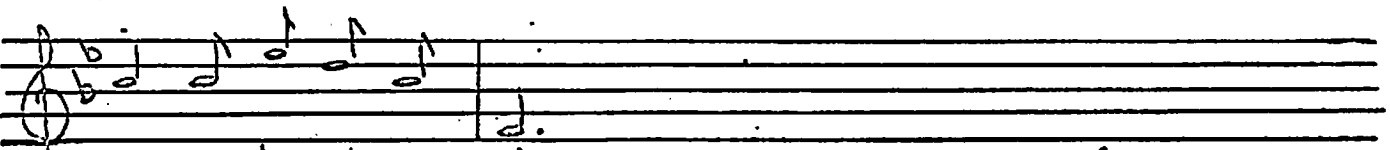
lon-dres il s'est fait un beau bal, Hé-lén, de man-de pour al-ler voir dan-



ser Hé-lén de-man-de pour al-ler voir dan-ser [B]... C'est les glas de no-tre



fil-le de no-tre fils noy-é c'est les glas de no-tre fil-le



de no-tre fils noy-é

Sur le pont de Londres
Il s'est fait un beau bal

bis.

Hélène demande
Pour aller voir danser.

[personnage : Hélène.]
bis.

Ma bonne mère
Veux-tu que j'aille danser

[personnage : mère]
bis.

Non, non Hélène
tu n'iras pas danser

bis.

Elle monte en chambre
Elle se mit à pleurer

[ici quitte le cercle]
bis.

Son frère arrive
Dans un joli bateau

[personnage : frère]
bis

Ma très chère sœur
Qu'as-tu donc à pleurer

bis

Maman veut pas
Que j'aille voir danser

bis

Mets ta robe blanche

bis.

Et ta ceinture dorée

Embarque, embarque

bis

Dans mon joli bateau

Sur le pont de Londres

bis [tous les enfants dansent]

Ils se mirent à danser

Le pont défonça

bis [tous tombent à terre]

Hélène tomba à l'eau